|  |
| --- |
| Journal n° 6Une année entre deux printempsUne saison d’attente et de transition : vers la rose ou le chardon ? Mais il ne s’agit pas là de rugby, plutôt un spectacle de buzkashi avec la *Paix* dans les pattes des chevaux, en guise de chèvre… |

## *Un an a passé depuis le précédent numéro du Journal de Kaboul, ce qui est évidemment beaucoup pour un journal qui se veut fidèle à ses lecteurs, à l’esprit du temps et à ses fluctuations, et même j’ai eu l’occasion de donner des nouvelles à plusieurs d’entre vous. Une raison de ce long délai est à la fois, le résultat d’un engagement dans une formation universitaire à distance et un engagement quotidien dans un travail prenant.*

## *Au petit jeu de ce qu’il faudrait retenir de cette longue période si je mets l’accent sur une présence dans un environnement local particulier, j’ai sélectionné quelques évènements et pensés que je vais partager ici.*

## *Je commencerai mon propos par quelques éléments de compréhension de la situation du pays, présentée à très gros traits. Quelques propos complémentaires, peut être pas si légers que cela, traiteront des questions sur cette immersion en Afghanistan pose à un acteur engagé dans une relation professionnelle mais aussi et peut être surtout, humaine et citoyenne.*

## 1. Une ambiance générale d’attente dans, selon les termes retenus dans le langage des acteurs des Nations-Unies et du Gouvernement, une phase *de transition* durant ces mois entre le début de 2013 et les échéances de l’année 2014 avec des élections présidentielles prévue en avril

L’ambiance générale du pays a été en effet marquée par la préparation de trois/quatre principaux enjeux pour le pays qui se décomposent selon : i) les élections de 2014 et les enjeux politiques qui en découlent, ii) le retrait des forces armées de l’Otan (FIAS), iii) la négociation pour l’après 2014, iv) la transition économique et sociale résultant de l’ensemble de ces différents enjeux. Il faudrait y ajouter les démarches « de paix » ou de dialogue, engagés par différents acteurs avec les Taliban, dont nous ne reparlerons pas, en l’absence à la fois de résultat et de transparence, voire tout simplement d’information crédible à partager. La conjonction simultanée de ces différents évènements majeurs pour le pays en 2014 s’expliquerait en partie en raison de l’absence d’élection majeure aux Etats-Unis.

Le résultat provisoire du processus électoral engagé le 5 avril 2014 est jusque là favorable. La suite dira si cet élan positif né de cette phase se concrétisera par une élection juste, transparente et crédible… Même si à la fin, selon la tradition non écrite, un pachtoune devrait être forcément élu par la majorité de pachtounes dans la population générale, qui votent cependant relativement moins que les autres communautés.

Le retrait des forces de l’OTAN et des armées des pays engagés en Afghanistan est en cours et se poursuivra en 2014. La question qui demeure est de savoir si, et à quel niveau une présence américaine sera maintenue après la fin de l’année. La signature d’un accord bilatéral entre l’Afghanistan et les USA (BSA) fait l’objet d’un feuilleton ininterrompu depuis plus de 6 mois sans que l’on comprenne très bien les réels enjeux des atermoiements du président Karzaï d’un côté, et de l’autre, la patience dont ont fait preuve les américains, qui ont lancé par ailleurs plusieurs ultimatums et menaces toujours repoussés d’un départ définitif depuis l’été 2013…

Force est de reconnaître que sur ce sujet, la situation de paix et stabilité du pays semble moins la priorité que, d’une part l’image vis à vis de l’histoire que veut donner un président sur le départ et de l’autre, les enjeux géopolitiques non avoués dans la région des américains… Il faudrait bien sûr pour être complet évoquer les implications dans le pays de ses voisins pakistanais, iraniens, l’enjeu des relations extérieures avec les Indiens, la problématique de moyen terme avec les Chinois et autres acteurs régionaux ou plus lointains.

La question politique domine les débats actuels mais le double enjeu économique et social reste un élément déterminant pour la stabilité futur du pays et sa capacité d’être moins dépendant de décisions et du soutien de l’extérieur. L’Afghanistan a été un pays fortement aidé au moins depuis la fin du XIX siècle par les Anglais d’abord, les Russes et les Américains ensuite, dans le cadre d’un Grand Jeu régional. Ceci a contribué à faire perdurer le fonctionnement d’un système d’alliances et d’échanges entre les nombreux acteurs du centre et de la périphérie. Cette dépendance est encore plus forte et plus « débilitante » pour l’Afghanistan eu égard à ses faibles capacités commerciales, industrielles, agricoles dont elle est la cause… dans un monde qui se globalise et où l’arme économique devient essentielle dans les rapports entre nations. Ce n’est pas un hasard si la *Diplomatie Economique* est devenue une priorité pour les nations comme c’est aussi le cas pour le ministre français actuel des Affaires Etrangères.

Une économie qui fonctionne, au delà des ressources financières qu’elle procure, crée de l’emploi. Or, dans ce pays, la forte croissance démographique et une population jeune dont le niveau de formation augmente, créent une demande de travail qui, pour l’instant, ne trouve pas les emplois correspondants. L’économie de services qui domine actuellement dépend de ressources externes qui baissent progressivement et ne sont pas orientées dans une forme de croissance pérenne qui serait conforme aux réponses à apporter face aux besoins durables du pays.

La question centrale des avancées obtenues, notamment en faveur des femmes au cours de la décennie, surplombe aussi les enjeux politiques de cette élection présidentielle. La recherche de la paix, dont une partie dépend d’un accord à trouver par le prochain gouvernement avec les Taliban, se fera-t-il au détriment des droits des femmes ? La question est posée, en particulier à la communauté internationale occidentale dont les valeurs qui sous-tendent et son aide pourraient trouver là une difficulté majeure, si la recherche de la paix devrait réduire les objectifs d’égalité de genre qui ont été revendiqués et poursuivis jusque là.

Un film documentaire “No Burqa Behind Bars” sur les femmes en prison de Takhar de Nima Sarvestani, prend pour sujet de 40 femmes condamnées à des “moral crimes”. Le nombre de femmes en prison condamnées pour des crimes moraux a augmenté de 50 % en un an selon Human Right Watch (400 à 600 femmes condamnées) alors que la loi ne punit normalement pas les « fuites » de domicile et ne les considère pas comme des crimes. La Cour suprême fait pression sur les tribunaux pour les faire condamner malgré une loi sur l’Elimination des violences contre les femmes « EVAW Law » de 2009. Loi qui fait actuellement l’objet de beaucoup de débats et de très nombreux rapports.

## 2. Une communauté internationale passée d’une certaine forme de pessimisme à mi 2013 face à l’ensemble des obstacles à vaincre pour réaliser les élections et confrontés aux enjeux sécuritaires réels, à une vision plus positive du pays en 2014 même si les contraintes évoquées plus haut demeurent, le tout dans une baisse programmée des ressources et de l’intérêt des capitales occidentales

Le désengagement se poursuit. Il est militaire bien sûr avec le départ programmé des dizaines de milliers de militaires de nombreux pays associés à l’OTAN et à l’ISAF. Il est aussi financier. Surtout, l’Afghanistan n’est plus dans les priorités de la plupart des capitales occidentales, lassées par le coût financier et humain de l’intervention depuis 2001. Le président Obama a dit il y a quelques mois qu’il fallait désormais quitter la séquence post 9/11. Les autres capitales doivent traiter d’autres situations de crise. La France est engagée en Afrique durablement, dans une sorte de responsabilité de gestion d’une frontière extérieure post coloniale… A Kaboul, la visite des ministres se réduit inexorablement. Les derniers en 2013 étaient les ministres de l’intérieur et de la défense, symboles de la préoccupation sécuritaire de l’Etat français. Les services du MAE spécialisés (comme la cellule AFPAK) sur la zone vont disparaitre, les ressources baissent.

Il reste toutefois pour l’opinion publique du nord différentes formes de « storytelling » sur la situation en Afghanistan qui complique la compréhension des enjeux réels du pays. La perspective du départ de l’OTAN en 2015 conduit les forces militaires a diffusé des messages positifs, notamment vis à vis des politiques qui ont parfois de la difficulté à avoir accès à une situation nuancée. Ceci conduit aussi les conseilleurs qui entourent les chefs d’Etat à rechercher parfois d’autres sources d’information que les informations officielles transmises par leurs services militaires. Il est intéressant de comprendre que la maitrise d’une vision positive de la situation locale est plus porteuse pour la carrière des militaires de haut rang que celle qui vise à décrire une réalité plus négative car probablement plus facile à vendre et à justifier tant vis à vis de la perte des soldats que des ressources engagées...

Face à ce nouveau contexte, bien compréhensible dans un état du monde complexe et agité par de nouvelles crises, la communauté internationale adapte son action et adopte un format sécuritaire qui s’impose à elle et accroit les contraintes dans la vie de tous les jours.

Ces dernières semaines d’avril 2014 pré et post élections, les sorties professionnelles ont été quasiment impossibles en dehors des agences d’aide, des ambassades et des ministères. La vie personnelle s’est limitée aux locaux professionnels ou de vie en dehors du travail. Dans le cas d’une petite agence comme l’AFD, cette différence est marquée par quelques marches qui séparent  l’une et l’autre. Durant les élections, la plupart des acteurs internationaux ont quitté le pays. La réussite (pour l’instant) des élections les a conduit à rentrer les uns après les autres, sauf rare exception.

## 3. Une année marquée par une belle mission sur le terrain pour monter un projet dans la province de Bamiyan et quelques excursions à la journée qui, rares, sont appréciées par ce qu’elles montrent mais aussi peut être et surtout cachent… Un déplacement en Asie du Sud-Est pour un séminaire à Bangkok (le voyage au Tadjikistan de début avril 2014 est décrit dans un papier à part). Des rencontres aussi avec des personnes ou des situations, certes en nombre limitées mais qui prennent ainsi plus de valeur entre de grandes périodes cloitrées à domicile

Un des plaisirs du métier est bien entendu de concevoir et monter des projets, ce qui donne l’occasion de développer diverses compétences, depuis la compréhension du contexte local, la lecture d’une situation particulière, l’analyse du jeu des acteurs concernés, la visite de terrain et la négociation d’une opération avec divers acteurs.

Ce fut le cas au printemps 2013 avec le montage d’un projet avec des ONG françaises présentes depuis de nombreuses années en Afghanistan. Une mission de plusieurs jours avec plusieurs déplacements sur le terrain dans la province de Bamiyan, cette province au pied des montagnes de l’Hindou-Kouch et leurs 4000 mètres, une des nombreuses villes, mais sur un axe mineur de la Route de la Soie[[1]](#footnote-1).

**Bamiyan, son histoire et ses paysages**

La vallée fut d’abord occupée par le royaume gréco-bactrien, puis à partir du I° siècle par les Kouchans. Il ne reste rien de cette période. L’arrivée des Hephtalites au V siècle a laissé les premières traces. La ville de Bamiyan fut probablement l’un des trois sites de leur pouvoir qui s’étendait de l’Asie Centrale au nord de l’Inde. La ville fut quasi entièrement détruite par l’invasion mongole en 1220 et 1221. Il reste quelques vestiges de la ville ancienne autour d’une colline appelée, Char-e-Gholghola,  » la « ville des murmures », que l’on voit en arrivant sur la ville. Une forteresse qui a subit d’autres assauts ensuite, actuellement préservée du pillage. D’autres vestiges subsistent à l’est de la ville sur le site de la forteresse de Char-e Zohak, ou « la ville rouge », dont l’origine remonte au V° siècle, dont le but était de protéger Bamiyan et qui a été aménagée ensuite durant un millénaire.

La vallée avait connu un autre grand conquérant avant les Mongols, Alexandre, un millénaire auparavant (autour de 330 avant notre ère) dans sa conquête inachevée vers l’Inde. De son passage, demeure la persistance pendant plusieurs siècles des légendes et des cultes grecques et la diffusion de la statuaire grecque dans les représentations du Bouddha. L’art gréco-bouddhique ou du Ghandara[[2]](#footnote-2) est né à ce moment. L’islamisation est survenu à la fin du IX avec l’arrivée des Saffârides et la destruction des monastères qui signent la fin de la dévotion au bouddhisme.

Les 8 et 9 mars 2001, les Taliban qui avaient réussi à conquérir depuis peu le Hazarajât, l’une des dernières régions conquises, à l’exception de la vallée du Pandjshir, gardée par le Commandant Massoud ont dynamité les deux Bouddhas géants de Bamiyan, les plus grands bouddhas debout jamais construits (55 et 38 mètres), édifiés entre le IV et le VII siècle de notre ère. Il n’en reste que des vestiges, essentiellement les niches dans lesquels ils se dressaient…

Les paysages, sauvages, sont magnifiques, avec au printemps, le contraste entre les roches ocre et les tâches de vert et de bleue dans les fonds de vallées cultivées. Les lacs de Band-e Amir contenus par des barrages naturels de travertins, permettant un ruissellement rythmique selon les saisons, qui sont situés dans le premier parc naturel créée en Afghanistan.

La population de la région est essentiellement Hazara, dont l’origine remonterait selon certaines sources discutées aux Mongols, descendants des armées de Gengis Khan. Il reste en effet, des traces de la langue mongole en Afghanistan. Ils viennent certainement de Haute-Asie sans pouvoir être plus précis. Ils sont généralement chiites duodécimains, parfois ismaéliens, voire sunnites, en fonction des vallées de la région.

**Une histoire de toge entre burqas, cape safran et jupe**

J’ai été troublé par une histoire de longueur de tissu, vêtement que l’on étire jusqu’au pied ou que l’on remonte bien au dessus du genou. Un décalage entre le drap derrière lequel on cache la femme et la jupe qui la dévoile. Cela peut paraître futile, mais pourtant entre la Burqa de Kaboul, la jupe de Bangkok et le drap safran du moine lao, comment trouver une plus significative variation des usages imposés aux corps et des libertés offertes aux individus et aux regards ?

J’ai une opinion personnelle mitigée sur les formes excessives prises par ces formes de tissu tant à Kaboul qu’à Bangkok, à l’exception de celui du moine lao qui m’indiffère. Mais c’est son problème tant que la personne qui la porte est libre de son choix. A moi de régler ma relation à ces différents usages. Je suis sensible avant tout sensible à ne pas restreindre les libertés individuelles dans ce domaine et particulièrement en manière de port vestimentaire même s’il peut s’apparenter à un symbole religieux, y compris dans l’espace public. Même si cela ne correspond pas à ma vision ouverte de la laïcité dont je dois reconnaître qu’elle n’est pas partagée autant que j’aimerais dans le monde.

*J’ai écrit cette partie du journal en mai 2013 à Luang Prabang au Laos où la problématique de la religion prend des formes bien différentes de celles propres à l’Afghanistan.*

**Le drapé absent des défunts Bouddhas de pierre de Bamiyan et la présence manifeste d’un contrôle des corps et des esprits**

Sans faire de raccourci rapide ni de jugement hâtif, il me semble évidemment que l’expression extrême que la religion prend parfois dans ce dernier pays s’avère troublant. Bien évidemment de tout cela, il ne faut que retenir la volonté de certains extrémistes quelle que soit la religion dont ils se prévalent, d’en défendre les aspects les plus rigoureux, les plus intolérants, les plus radicaux…

Ce sont trois figures du Bouddha (plus une quatrième à quelques kilomètres de là), anciennes de 15 siècles, placées dans un site qui a vu se succéder des voyageurs, des conquérants, des touristes, des locaux, le long d’une des routes de la soie que les Taliban ont décidé de faire disparaître en 2001.

Comment ne pas s’interroger sur les motivations qui les ont conduit à cette décision ? Une forme d’extrémisme avant coureuse d’autres actions destructrices dans cette année décisive pour le monde qui s’est transformé sous nos yeux ébahis par le 11 Septembre…

Que les Bouddhas aient disparu de notre regard n’est d’ailleurs pas le problème, même s’il faut le regretter, bien sûr. Ils étaient les plus hautes représentations du Bouddha en pied connus. Leur absence pourtant ne m’est pas apparue un obstacle pour apprécier la beauté du lieu, pour me représenter en pensée, le symbole religieux, de paix, d’humanité… qu’ils représentaient. Leur destruction physique donne même, une place plus forte à leur puissante présence en creux, nichée dans les grottes gigantesques qui les abritaient…

Ce qui est en cause, c’est ce que suppose cette volonté de destruction, d’effacement d’une religion antérieure, cette négation d’une autre forme de religiosité en dehors d’une religion officielle d’un *Emirat islamique* qui refuse toute autre pensée, toute histoire antérieure qu’il faut donc effacer physiquement. Sans remonter à l’histoire plus ancienne, les Taliban ne sont certes pas dans l’histoire récente des XX/XXI siècles, les seuls à avoir voulu éradiquer toutes traces de leurs prédécesseurs. La liste serait bien trop longue des responsables de divers régimes politiques ou religieux, y compris démocratiques, qui ont cherché et en grande partie réussi, à effacer la présence de toute forme d’altérité sur leurs sols.

Ce sont pour ces mêmes raisons que sont occluses les femmes sous des burqas qui les effacent aux yeux des autres et qui réservent leur exposition aux regards de leurs maris et maitres… Ces mêmes qui enferment les femmes qui ont fui leurs maris violents, sous l’accusation de crimes d’honneur alors qu’elles ont simplement tenté de sauver leur vie. Le nombre de femmes en prison est en augmentation au cours de ces dernières années en Afghanistan. Les attaques contre les jeunes filles continuent. Il convient de reconnaitre qu’ils représentent la face, certes très sombre, d’une volonté désespérée d’annihiler la demande forte de scolarisation des filles au moins jusqu’à l’âge du mariage. Après 13/14 ans, il faut commencer à trouver un « bon » mari. Ce dernier d’ailleurs souvent, y compris dans les classes les plus élevées ne les choisissent pas eux mêmes, les parents s’en chargent. Le changement des mentalités et des perceptions est un long effort et de plus, qui n’est pas toujours linéaire. Le cas de l’Afghanistan le montre.

C’est un combat au propre, comme au figuré qui nécessite de savoir ce qui se joue y compris dans la vie privée intime, d’analyser les forces sociales et politiques en présence. Cela nécessite pour en connaitre les enjeux, de prendre le temps de comprendre et pour cela d’exercer d’une forme d’empathie a priori, même contre ses propres valeurs qu’il faut donc revisiter. La guerre est-elle le bon moment pour faire des avancées significatives dans ces différents domaines, jusqu’à modifier la sphère privée, de toucher les ressorts intimes de la culture ou de la tradition ? Par les profonds changements que la guerre procure, ce phénomène social total, il n’est pas interdit d’espérer qu’en sorte des éléments positifs…

**Quelques déplacements dans les provinces**

Liées aux projets agricoles, santé ou électriques soutenus par l’Agence, des déplacements ont eu lieu dans les provinces proches de Kaboul, (Panjshir, Parwan…), ou plus au nord à Mazar-e Charif. Ils ont tous donné envie d’aller plus en profondeur, de pouvoir découvrir le pays et ses habitants. Les contraintes sécuritaires se sont alors imposées, parfois grotesques, comme l’impossibilité de sortir de la voiture de la coopération allemande lors d’un séjour de deux jours à Mazar-e Charif, nous interdisant ainsi la visite de la grande mosquée de Mazar, réalisée quelques jours après nous par des agents de l’Ambassade… Les règles de prudence entre les institutions internationales ne sont pas normalisées, laissant ainsi une marge d’appréciation (parfois salutaires pour les chanceux) sur les enjeux sécuritaires.

**Sécurité et sens de l’action, entre absurdité et gaspillage**

Deux anecdotes annexes à ce sujet illustrant les enjeux de sécurité et leurs effets sur les projets. Face de la résidence de l’AFD se trouve une compagnie américaine (privée) sous traitante de la coopération américaine en faveur de l’appui à la gouvernance locale. Deux français y demeuraient récemment. Je les ai invités à prendre un café. Ils avaient 10 mètres à faire dans une rue protégée par deux postes de police à 40 mètres de part et d’autre, de nos deux locaux respectifs. Leurs services de sécurité, armés jusqu’aux dents avec des dizaines de portes blindées au sein même de leur enceinte hautement sécurisée leur a interdit ce déplacement jugé à « haut risque ». J’ai donc du franchir cette distance à pied (en voiture aurait été du plus ridicule). J’ai du subir plusieurs fouilles et de longues attentes pour boire un infâme café US. Par correction, je n’évoque pas la nourriture. J’ai appris à cette occasion que leur projet de 100 Millions de $ qui s’occupe d’enjeux locaux, de gouvernance dans les provinces, dépense (engloutit serait plus exact), au préalable, 40 M de $ pour la sécurité, 40 M de $ ensuite pour les frais de fonctionnement. Il reste donc 20 M de $ pour l’action (80% du total) qui est mise en œuvre sur le terrain par quelques autres sous-traitants des sous-traitants de l’aide américaine, qui doivent probablement aussi eux-mêmes contractés avec des responsables locaux. Bien entendu, impossible à ces expatriés (et aux agents de l’USAID) d’aller vérifier sur le terrain ce qui se passent dans les provinces, la traversée de la rue sécurisée étant déjà à trop haut risque…

Des rencontres aussi avec des personnalités afghanes ou étrangères, lors de ces déplacements ou lors des *Samedis de Kaboul*, organisés par l’ambassade. Quelques rencontres avec des artistes, photographes ou cinéastes entre Kaboul et l’étranger… J’ai aimé en particulier une expo photo de photographes afghanes à l’Institut Français d’Afghanistan (IFA), la visite du musée de Kaboul par la Délégation Française Architecturale en Afghanistan (DAFA) présente depuis les années 20 (du siècle dernier) dans le pays où la culture bouddhiste est fortement représentée… Un musée, proche de l’ancien palais du Roi, qui a perdu une grande partie de sa collection dans les années 90 suite au quasi destruction de la ville et qui a subi ensuite le saccage des collections par les Taliban.

## L’Afghanistan, c’est aussi une affaire de quotidien

Mais tout d’abord, des nouvelles du chien…

Punch, le petit chien, a bien grandi. Je sais que certains s’en inquiètent. Il reste toujours aussi sympathique et joueur. Toujours aussi fou fou avec moi qui ne le gronde pas, un manque d’éducation de ma part comme Julie, ma fille ainée, me l’a fait remarqué ? Allusion a une autre expérience personnelle ? Les enjeux de sécurité rendent extrêmement complexes la possibilité de le faire sortir de la maison depuis plusieurs mois, mais il a le jardin pour lui qu’il transforme régulièrement en une taupinière au désespoir du frère du propriétaire, devenu depuis vice-ministre de l’intérieur.

Et la vie personnelle dans tout cela ?

Si sur les derniers mois de 2012 et début 2013, je n’avais pas ressenti le besoin impératif des retours réguliers en France, indépendamment du plaisir et du désir évident et fort de voir mes enfants, ma famille, mes amis, j’ai depuis ressenti l’importance de ces sorties. L’absence de possibilité d’une détente réelle, la privation des formes banales de liberté comme marcher dans la rue, aller faire ses courses, se détendre avec des amis, ou en allant au cinéma ou en prenant une verre sur un coin de bar ou sur une terrasse, pèsent au bout de quelques semaines.

Le travail n’est pas non plus toujours très facile, ni toujours très valorisant même s’il y a aussi de belles et prometteuses perspectives sur certains dossiers. La difficulté aussi d’avoir des relations de qualité avec des interlocuteurs afghans pour diverses raisons liées aux enjeux de sécurité, au manque de contacts réguliers avec les partenaires ou tout simplement par manque d’opportunité est assez frustrante.

Les premiers mois de séjour paraissent toujours faciles et stimulants liés à la découverte des projets, le sentiment souvent trompeur de pouvoir agir, d’apporter un regard nouveau et plein d’ambition pour le pays et les opérations menées par l’institution. Force est d’admettre comme cela est toujours le cas partout, qu’il faut du travail, de la durée, de la profondeur et surtout surmonter pas mal de difficultés à différents niveaux locaux et nationaux et internationaux. La complexité apparaît évidemment avec toujours plus de force quand le niveau superficiel des choses est ainsi dépassé et qu’apparaît alors la profondeur du réel.

Il faut se rattraper par l’esprit à travers la littérature, en particulier la lecture d’essais qui sont particulièrement fournis sur le pays et la région ou l’inscription à un cours universitaire en ligne ce que j’ai fait cette année. Il est des fois où je préférerais partager des idées autrement que seulement dans une relation un peu froide avec un ouvrage ou ordinateur que l’on parcourer dans son étroite bulle physique et même si la maison/bureau est heureusement agréable et vaste et s’est de fait « agrandie » l’été 2013…

Une nouvelle vie de couple plus en phase avec les pratiques modernes : à chacun son appartement !

Le changement durant l’été dernier du second agent expatrié de l’AFD l’explique. Jocelyn a remplacé Bruno et cela a changé l’organisation de la vie quotidienne. Après avoir partagé le même espace au dernier niveau de la maison l’an dernier, les deux expatriés font désormais étage à part. J’ai gardé le dernier étage, Jocelyn a pris le premier et entre nous deux, se trouve le bureau où nous retrouvons habituellement et évidemment, parfois chez l’un ou l’autre pour un verre en soirée.

Je me suis installé ainsi un bureau à mon étage où je travaille le WE et les fins de journée, comme c’est le cas aujourd’hui, ce qui offre une coupure appréciable du bureau, juste à l’étage en dessous. Séparation probablement nécessaire à moyen terme alors que les sorties sont devenues très rares désormais et qu’il est difficile de prévoir quand cette contrainte sécuritaire sera levée. Le sport se fait à la maison depuis l’attentat à l’hôtel Serena et j’ai monté au dernier le vélo et la planche de gym. Fin avril 2004, j’ai acheté et installé une table de ping-pong, il faut juste maintenant trouver un(des) partenaire(s) !

Une durée de séjour longue permet d’identifier d’autres personnes, les contacts étant rares, en général du milieu expatrié des différentes organisations qui sont à Kaboul avec qui des contacts se sont noués. Des soirées mais trop rares donnent l’occasion de nouvelles découvertes et de partager des moments en commun.

Le temps libéré des contraintes sociales habituelles de la métropole ne permet cependant pas d’écluser la bibliothèque que je remplie trop régulièrement, au gré des allers et retours, ni la vidéothèque régulièrement pillée depuis celle de l’Harmattan, rue des Ecoles. Grâce à internet, je reste toutefois en lien avec des activités plus domestiques et plus métropolitaines…

Vive internet !

Ainsi, durant cette année, du point de vue immobilier, l’appartement de la rue de Charenton à Paris a été vendu. A la place, a été acheté un appartement rue de Paris (ou presque) à Charenton. Le Petit Chalet de Tarentaise a été vendu. Une maison à La Rochelle achetée. Pour cette dernière, la décision a été prise en 20 mn chrono, le propriétaire d’accord 20 mn après. L’achat finalisé en moins de 4 heures, signature devant le notaire comprise, un exploit selon un agent immobilier ravi dont le fils était allé deux fois en Afghanistan au cours des dernières années. Enfin, la chambre de bonne louée et qui me servait d’antre lors de mes passages en France, a été déménagée dernièrement.

Autre exploit, les deux « achats » immobiliers ont été réalisés en 4 jours chrono, lors d’un passage en France à l’automne. Certains s’en sont inquiétés. Moi même, de retour à Kaboul était en peine de me rappeler en détail les caractéristiques du bien, voire même le détail des négociations financières et mes capacités de les financer (par emprunt évidemment).

Je gère désormais à distance les travaux des deux achats. Je découvrirai cet été les résultats… même si mes parents à Paris et à Christelle, la maman de mon fils me donnent des nouvelles. Il ne reste plus que les déménagements à prévoir entre Paris, Saint-Etienne, Thonon, La Rochelle pour récupérer les meubles et affaires disséminés dans deux garde-meubles, un garage, cinq maisons et appartements de proches qui vont nécessiter ma présence, personne n’étant capable et même difficilement moi à se retrouver dans ce bazar de plusieurs années.

Le divorce avec Edith est aussi engagé depuis plusieurs mois et avec un peu de chance, il sera réglé d’ici l’été.

## 4. Le jour où j’ai trouvé ma Muse et l’ai perdue aussitôt…

L’achat de la maison à La Rochelle a pris la place en quelques minutes du projet de ferme de 40 hectares en Drôme Provençale engagé depuis l ‘été. Ce « coup de foudre » s’est forgé sur trois éléments. D’abord sur un nom, celui du quartier de *Laleu* où vivent ensuite les *Belous* et enfin, un autre nom, de rue celui-là : *La Muse*.

Depuis longtemps, je l’avais cherchée et j’avais enfin trouvé La Muse qui accueillait déjà l’école de Victor, mon fils à son autre bout. Elle était prête à nous réunir tous les deux, de temps en temps et puis, patatras, quelques jours après l’achat, Victor et sa maman ont décidés de partir à… Paris.

Ce sont dans ces circonstances que j’ai compris que la quête était enfin finie et qu’il ne servirait plus à rien d’essayer d’en espérer une nouvelle, car à peine saisie, elle s’échappait déjà.

L’avenir dira ainsi ce qu’il adviendra de cette maison, de La Muse, de ses habitants et de la vie en général…

*Suite au prochain épisode…*

1. Hansen V. « The Silk Road », Oxford University Press, 2012, 336 p. Dans cet ouvrage Valerie Hansen remet en cause le mythe de la Route de la Soie, comme axe commercial majeur à travers l’Asie avant le XII siècle, créée, selon elle par le géographe allemand Ferdinand von Richthofen en 1877. Cependant, cette voie dotée de différents itinéraires fréquentés par de multiples groupes humains, dont les réfugiés, a été un des lieux majeurs d’échanges culturels  entre Occident et Orient : langues, productions artistiques, croyances religieuses, technologies,… (cf. Books 52, mars 2014). [↑](#footnote-ref-1)
2. Les paysages du centre de l’Afghanistan, CEREDAF, 2010 [↑](#footnote-ref-2)